

## JEU ET SOURNETAS DU BAS LANGUEDOC

---

Les pièces composant la publication suivante m'ont été adressées par une personne de Gignac<sup>1</sup>, qui, avec un zèle dont je la remercie vivement, a bien voulu les copier à ses moments de loisir. Je n'ai eu qu'à les examiner au point de vue orthographique et à les compléter par une traduction française<sup>2</sup>.

Leur dialecte est naturellement celui qu'on parle aux bords de l'Hérault, dans les environs de Gignac. Il appartient à cette portion assez considérable des idiomes languedociens qui, en opposition au gascon et au provençal, emploie l'*a* final au lieu de l'*o*. Je vais indiquer, du reste, ceux de ses caractères particuliers que l'orthographe suivie par la *Société pour l'étude des langues romanes* ne me permet pas de figurer aux yeux du lecteur.

Comme le sous-dialecte de Montpellier, celui de Gignac substitue généralement le *b* au *v* et le *d* à l'*r*. On prononce : *bièl*, *bi*, *beire*, *fièda*, *nièda*, ce que l'on écrit : *vièl*, *vi*, *veire*, *fièra*, *nièra*. — L'*lh* dans *filha*, *mantilha*, etc., se prononce : *fi-ia*, *manti-ia*. — Le *b*, dans quelques mots, prend le son du *p* : *diablatou*, *aisable*, deviennent assez facilement : *diaplatou*, *aisaple*. Ce changement est surtout particulier au langage du Rouergue, et la partie septentrionale du département de l'Hérault en subit fortement l'influence. Enfin le conditionnel : *aimarioi*, *aimariòs*, *aimariò*, etc., se prononce plutôt *aima-iò*, *aima-iòs*, *aima-iò*, que *aimadiò*, *aimadiòs*, *aimadiò*. Je ne relève pas quelques différences tout à fait insignifiantes : *lioc* et *lion*, entre autres, qui deviennent : *ioc* et *ion*. Le double *ll* équivaut à *nl*.

Je dois, en terminant, prier le lecteur de vouloir bien excuser les libertés, ou pour mieux dire les *gasconismes*, de ma traduction. En alléguant l'impossibilité de les éviter entièrement,

<sup>1</sup> M. Emilien Hubac.

<sup>2</sup> J'ai joint à chaque *sourneta*, un court préambule explicatif et quelques notes, lorsque cela m'a semblé nécessaire.

je n'étonnerai aucun de ceux qui connaissent les idiomes du Midi et le caractère si original de plusieurs de leurs formes populaires.

#### LA MAIRAÏSTRE

C'est la première partie du *Petit Poucet*. (V. les *Contes des Fées* de Perrault.)

Un cop i'aviò un ome qu'aviò dous efants e que s'èra tournat maridà.

La mairastra, qu'aimava pas aqueles menuchs, diguèt un jour à soun ome : « Sabes de que nous carriò faire ? Nous anaren passejà au bos. » L'ome ie diguèt : « Anàs-lèi, vautres, se voulès. »

Un mati, la mairastra prenguèt lous dous efants e ie diguèt : « Voulès que nous n'anen passejà ? »

L'ainadet vouliò pas, pèramor qu'aviò pòu que sa mairastra lou perdèsse. Pamens ie diguèrou que oi toutes dous.

La mairastra ie faguèt prene un sac ple de pèls de pounas e lous enmenèt. Tout caminent aqueles menuchs n'en manjàvou.

#### LA MARÀTRE

Il y avait une fois un homme qui avait deux enfants et qui s'était marié de nouveau.

La marâtre, qui n'aimait pas ces enfants, dit un jour à son mari : « Sais-tu ce qu'il nous faudrait faire ? Nous irons nous promener au bois. » Le mari lui répondit : « Allez-y, vous autres, si vous le voulez. »

Un matin la marâtre prit les deux enfants et leur dit : « Voulez-vous que nous allions nous promener ? »

L'aîné ne le voulait pas, parce qu'il avait peur que sa marâtre ne le perdît. Cependant tous les deux lui dirent que oui.

La marâtre leur fit prendre un sac rempli de pelures de pomme et les emmena. Tout en cheminant, les enfants en mangeaient.

Quand ils furent bien enfoncés dans le bois, la marâtre leur dit : « Voulez-vous que nous nous reposions un peu ? » Les enfants, qui étaient fatigués, lui répondirent : « Comme vous voudrez. »

Quant seguèrou plà enfounsachs dins lou bos, la mairastra ie diguèt : « Voulès que nous repausen un pau ? » Lous efants, qu'èrou lasses, ie respoundèrou : « Couma vourés. »

S'assetèrou e s'endourmiguèrou ; e, quant seguèrou endourmichs, la mairastra s'en anèt e lous quitèt.

Quant aqueles efantous se derevelhèrou e que se vegèrou souls, se metèrou à plourà.

L'ainadet diguèt à soun fraire : « S'avian semenat la pèl de pouma, ara trouvarian lou camì. »

Pamens, quant agèrou marchat un pau, lou jouve diguèt à l'ainat : « Monta sus aquel aubre, que belèu veiràs quauca car- » bounièira que fuma e lai anaren. »

L'ainat ie mountèt, mais vegèt pas res. Marchèrou un pau mai, e l'ainat tournèt mountà sus un aubre. Vegèt un pau de fun tout ple lion.

Diguèt à soun fraire : « Vese un pau de fun, mais sabe pas s'ès un mas ou una carbo-nièira. »

Caminèrou daus lou fun e s'atroubèrou ende una carbo-nièira. Ie demandèrou un pau de pan.

Ils s'assirent et s'endormirent ; et, lorsqu'ils furent endormis, la marâtre s'en alla et les quitta.

Quand ces petits enfants se réveillèrent et qu'ils se virent seuls, ils se mirent à pleurer.

L'ainé dit à son frère : « Si nous avions semé des peaux de » pomme, nous retrouverions le chemin maintenant. »

Cependant, lorsqu'ils eurent marché un peu, le jeune dit à l'ainé : « Monte sur cet arbre; peut-être verras-tu quelque charbonnière qui » fume et nous y irons. »

L'ainé y monta, mais il ne vit rien. Ils cheminèrent un peu plus, et l'ainé monta de nouveau sur un arbre. Il vit un peu de fumée tout à fait loin.

Il dit à son frère : « Je vois un peu de fumée, mais je ne sais si » c'est un mas ou une charbonnière. »

Ils marchèrent vers la fumée et ils rencontrèrent une charbonnière. Ils demandèrent un peu de pain à ceux qui s'y trouvaient.

Lou carbouniè i'en dounèt, e pioi ie diguet : « D'a-n-ounte sès ? » L'ainadet ie respoundèt :

« Sèn de Pampaluna, lous efants d'un esclopiè, e nostra mai-  
» rastra es una mèrchanda de lunetas que nous o perdut dins  
» lou bos<sup>1</sup>. »

Lou carbouniè prenguèt aqueles efantous e lous metèt en camì. S'en anèrou e marchèrou touta la journada.

Quant venguèt lou vèspre e qu'agèrou soupat, la mairastra diguet à soun ome : « S'avian lous efants, manjaridou d'aquela  
» soupa que i'o de rèsta. » L'ome ie respoundèt : « Oi. »

Agèrou pas pulèu dich acòs qu'ausiguèrou tustà la porta. La mairastra faguèt lun à soun ome pèr saupre quau èra : acòs seguèt lous pichocho.

Seguèrou pla countents de lous veire. Lous faguèrou pla soupà, e la mairastra lous couchèt toutes dous.

Le charbonnier leur en donna, et il leur dit ensuite : « D'où êtes-vous. » L'ainé lui répondit :

« Nous sommes de *Pampelune*, les enfants d'un sabotier, et notre  
» marâtre est une vendeuse de lunettes qui nous a perdus dans le  
» bois. »

Le charbonnier prit ces enfants et les mit en chemin. Ils s'en allèrent et marchèrent toute la journée.

Quant vint le soir et qu'ils eurent soupé, la marâtre dit à son mari : « Si nous avions les enfants, ils mangeraient cette soupe qui est là de reste. » L'homme lui répondit : « Oui. »

Ils n'eurent pas plus tôt dit cela qu'ils entendirent heurter la porte. La marâtre fit lumière à son mari, afin de savoir qui c'était : ce furent les petits enfants.

Ils furent bien contents de les voir. Ils les firent bien souper, et la marâtre les coucha tous les deux.

<sup>1</sup> Cette réponse est plutôt chantée que parlée. Il serait facile d'en retrouver les rimes, si, comme je le crois, le conte lui-même a existé originairement en vers :

Sèn de Pampaluneta.  
Lous efants d'un mèrchand d'esclops,  
Nostra mairastre n'es una mèrchanda de lunetas  
Que nous o perdut dins lou bos.

Je reviendrai ultérieurement sur ce point

-----

Pamens, au bout de quauques jours, aqueia michanta fenna diguèt tournà à soun ome :

« Lou diables tous efants, de tant que sou aissables ! Te lous » anarai perdre que tournaròu pas pus. »

Aquel ome, qu'èra pas bon paire, ie respoundèt : « Fai » couma vouras. »

La mairastra diguèt tournà as efants : « Voulès que nous » 'n'anen passejà, mous efants ? »

« Nani, ie faguèrou lous efants, que nous perdiàs. » La mairastra ie respoundèt que nou. « Vous ame be trop. »

L'ainat, sans res dire ni à soun fraire, ni à sa mairastra, s'en vo encò de sa grand e ie counta tout.

Sa grand ie diguèt : « Quant vous anarés passejà, vendrés » aicis, que vous bailarai quicon. »

Couma de fèt, un jour la mairastra lous fo levà de bon mati. Lous fo dejunà pèr parti<sup>4</sup>.

Cependant au bout de quelques jours, cette méchante femme dit encore à son mari :

« Le diable soit de tes enfants, qui sont si insupportables ! J'irai » te les perdre et ils ne reviendront plus. »

Cet homme, qui n'était pas bon père, lui répondit : « Fais comme » tu voudras. »

La marâtre dit de nouveau aux enfants : « Voulez-vous que nous » allions nous promener, mes enfants ? »

« Non, lui dirent les enfants, car vous nous perdriez. » La marâtre leur répondit que non : « Je vous aime bien trop. »

L'ainé, sans rien dire ni à son frère, ni à sa marâtre, s'en va chez sa grand'mère et lui raconte tout.

Sa grand'mère lui dit : « Quand vous irez vous promener, vous » viendrez ici et je vous donnerai quelque chose »

En effet, un jour la marâtre les fait lever de grand matin. Elle les fait déjeuner pour partir.

<sup>4</sup> Deux vers.

L'ainadet, en vegen acòs, s'en anèt encò de sa grand e ie diguèt: « Nostra mairastra nous vòu enmenà tournà. »

Sa grand ie bailèt un sac de cendres e ie diguèt de las semenà en marchent, claretas pèr que durèssou mai de tens.

« Couma acòs, amai vous vogue perdre, pourrés toujours, en » seguiguèt las cendres, trapà lou cami. »

Faguèrou bé antau, mais lou cami durèt mai que lou sac. Las cendres s'acabèrou e toujours marchavou, pertau que la mairastra jougava de rusa.

L'ainadet ou counouissiò be, mais voulio pas res dire: cresiò de pouvre trouva lou cami, e se pèrdèrou.

Lou gal cantèt

E la sourneta finiguèt <sup>1</sup>.

(Version de M. HUBAC (Émilien), de Gignac.)

Le petit aîné, voyant cela, alla chez sa grand'mère et lui dit: « Notre marâtre nous veut emmener encore. »

La grand'mère lui donna un sac de cendres. Elle lui dit de les semer en marchant, claires, afin qu'elles pussent durer plus longtemps.

« De cette manière, bien qu'elle veuille vous perdre, vous pourrez » toujours, en suivant les cendres, retrouver le chemin. »

Ils firent bien ainsi, mais le chemin dura plus longtemps que le sac. Les cendres furent achevées et ils marchaient toujours parce que la marâtre jouait de ruse.

Le petit aîné le voyait bien, mais il ne voulait rien dire: il croyait pouvoir trouver le chemin, et ils se perdirent.

Le coq chanta

Et la sornette finit.

<sup>1</sup> C'est la conclusion ordinaire de presque tous les contes du bas Languedoc. Le Sage, les *Folies*, p. 156, la rappelle dans un sonnet à Louis XIII :

Grand Réi, ieu ai soujnat qu'ieu ère près de vous  
Embé la pertusano e tout plen de courage.  
Cependant, en soujnant, venguèroun dous grands loups  
Que dins un tournaman changèroun de passage.  
Grand Réi, ieu ai soujnat qu'favit dous patrons  
Dins la proufounda mar près de faire naufrage;